

L'école manque-t-elle

Selon une enquête menée auprès d'un millier d'enseignants et de directions¹, le premier frein pour faire de l'éducation relative à l'environnement à l'école, c'est le manque de temps. Explications de Pierre Waub, enseignant dans le secondaire et auteur de « Le temps d'enseigner »².

Pourquoi les enseignants ont-ils le sentiment de manquer de temps ?

Le premier élément explicatif est la multiplication des attentes envers l'école. On a des attentes sur les apprentissages et la matière, sur les résultats, mais pas seulement. On voit aussi l'école comme la dernière instance de socialisation, à qui on demande par exemple aujourd'hui de déradicaliser les jeunes, ou hier de les aider à passer le permis de conduire. Il y a un hiatus entre la multiplication des attentes sociales envers l'école et l'organisation ritualisée du temps en périodes de cinquante minutes. Chaque fois que l'on vient avec une nouvelle attente, comme faire de l'éducation à l'environnement, elle a l'air de s'ajouter au reste. Ça donne le sentiment qu'on est débordé.

C'est votre second constat : à l'école, le temps ne semble pas disponible.

Le temps à l'école est prévu et organisé pour l'année, sur base d'un horaire hebdomadaire cadencé composé d'un certain nombre d'heures de cours. Il y a une ritualisation du temps scolaire en tranches répétitives qui se répètent de semaine en semaine. Toutes les heures, la sonnerie retentit. Cela fait partie de l'identité même de l'institution scolaire, c'est ce qui fait qu'une école est une école. Comme il s'agit d'un symbole, il est très difficile d'y toucher. Complicé donc, dans le secondaire, de prendre en compte les besoins liés aux apprentissages, comme le fait de travailler de manière intensive pendant une demi-journée avec des élèves afin de les mettre en projet. Ce rythme figé et imposé rend le temps indisponible. Le temps, principale ressource des apprentissages, est alors vu avant tout comme une contrainte. L'enseignant définit le contenu des cours et la méthode en fonction du temps, et non en fonction de ce qui serait nécessaire pour ancrer solidement les acquis. Ce n'est pas en contrôlant le temps et la matière vue qu'on contrôle les apprentissages.

Quelles pistes proposez-vous ?

Pour sortir de ce sentiment d'être débordé, il faut parvenir à intégrer les attentes sociales envers l'école au sein même des apprentissages. C'est en apprenant qu'on éduque. C'est grâce au contenu, aux matières, aux savoirs et compétences, que les élèves peuvent à un moment poser des questions plus complexes, comme les questions environnementales. Ce qu'il manque à l'école, c'est du temps où l'approche n'est plus strictement disciplinaire mais pose des questions de société : des questions qui préoccupent les élèves, qui impliquent une démarche de recherche, qui n'ont pas de réponse a priori... Ces questions viennent alors solliciter les disciplines. Il s'agit de parler d'environnement pour donner du sens aux disciplines. Selon moi, il est incontournable, par exemple, d'enseigner ce qu'est une approche systémique, notamment en partant des changements climatiques. C'est une question qui, en soi, permet de comprendre le monde.



« Il y a un hiatus entre la multiplication des attentes sociales envers l'école et l'organisation ritualisée du temps en périodes de cinquante minutes. »

On pourrait même imaginer du temps libre prévu dans l'horaire annuel et dédié à un questionnement qui a du sens, qui interrogerait et relierait l'ensemble des disciplines. Un vrai « cours de rien », ou plutôt « un cours de tout », qui viendrait compléter les temps strictement disciplinaires.

Par ailleurs, si on a l'impression de manquer de temps, c'est aussi parce que beaucoup d'enseignants ne sélectionnent pas dans tout ce qu'on leur demande de faire dans le temps imparti. Le temps est forcément limité. La question est donc : qu'est-ce qu'il est important de faire, là, maintenant, pour ces élèves-là ?

Enfin, il faudrait aussi planifier les cours non plus par semaine mais par paquets d'heures sur l'année, avec des possibilités de les agencer. Ce travail d'équipe permettrait aussi de construire une culture professionnelle commune et de mutualiser les compétences, de gagner du temps en évitant de réinventer la roue chacun de son côté. On en est loin.

Des études montrent que sur 900 heures annuelles par élève passées à l'école, seules 125 sont effectivement consacrées aux apprentissages. Dans son ouvrage « Eloge de l'éducation lente »³, Joan Domènech y voit l'effet de la fragmentation à l'excès de l'emploi du temps scolaire, ainsi que du temps passé à évaluer. Votre avis ?

Il ne s'agit pas d'éliminer les temps morts pour augmenter l'efficacité. La forme scolaire a certes été conçue selon le modèle taylorien, par des « experts », qui ont découpé chaque geste afin d'être le plus efficace possible, comme des ouvriers à la chaîne. Mais on ne devrait plus considérer l'enseignant comme quelqu'un qui doit exécuter individuellement des tâches. C'est un professionnel qui doit penser les apprentissages, si possible en équipe. Il faut lui faire plus confiance et lui laisser de l'autonomie, créer des espaces et des temps d'innovation, où l'on peut casser les routines. Je plaide également pour moins d'évaluations certificatives, chronophages et génératrices de stress, mais pour des évaluations davantage formatives, ancrées dans les apprentissages. En pensant continuum et non en faisant de la gestion par la séparation et la sélection.

de temps ?

Vous appelez les élèves en difficulté des « mangeurs de temps ». Cette dictature du temps serait-elle aussi au cœur des inégalités scolaires ?

Comment gère-t-on habituellement l'hétérogénéité dans une classe ? Actuellement, on pense la didactique en fonction de la moyenne. Pour que les élèves les plus « lents » ne ralentissent pas la moyenne du groupe, ils sont progressivement relégués dans d'autres classes ou d'autres écoles, avec d'autres élèves « mangeurs de temps ». Notons qu'un élève n'est pas « mangeur de temps » a priori : cela dépend de la moyenne de la classe.

Cette posture n'est pas une fatalité. Il est possible de penser la pédagogie en fonction de ceux qui ont des difficultés, tout en mobilisant ceux qui ont plus de facilités. Par exemple, je connais une prof qui a demandé à ses élèves d'essayer de comprendre pourquoi certains dans la classe ne comprennent pas. Cet exercice de métacognition a approfondi réellement leurs connaissances. Mais pour cela, il faut prendre le temps.

Propos recueillis par Christophe Dubois

¹ Enquête menée en Belgique en 2010-2011 dans le cadre des Assises de l'ErE à l'école. Résultats complets à télécharger sur http://assises-ere.be/l_enquete/

² « Le Temps d'enseigner », Pierre Waaub, Ed. Labor, 2006.

³ « Eloge de l'éducation lente », J. Domènech Francesch, Ed. Chronique Sociale, 2011, p.72. voir Outils pp.18-19

Grandir entre le « attends » et le « dépêche-toi »

Comment les enfants vivent cette société de l'accélération ? L'avis de **Diane Drory**, psychologue et psychanalyste, auteur de nombreux ouvrages sur les questions de l'enfance et de l'adolescence.

« **Ce** que les enfants vivent souvent, en famille, c'est d'être pris dans une tornade. Ils grandissent entre le "attends" et le "dépêche-toi". Ils sont pris dans la course folle de leurs parents, qui n'ont pas le temps. Les enfants étant très loyaux, certains essaient de ne pas prendre du temps à leurs parents. Cela peut poser question au niveau du lien, on n'a plus le temps d'être ensemble. Les moyens de communication actuels ne facilitent pas les choses, chaque membre de la famille étant rivé sur des écrans chronophages. »

Une crise de l'impatience

« Ce qui me questionne le plus, c'est la question de l'immédiateté. Les enfants ont oublié qu'il faut donner du temps au temps. Ils ne sont plus amenés à rencontrer la frustration, il faut tout tout de suite. Dans cette accélération permanente, on saute les étapes, on leur fait voir des films ou faire des activités qui ne sont pas de leur âge. Où est alors l'intérêt de grandir ? Être enfermé dans l'immédiateté empêche toute forme de mise en projet. Le passé et le futur s'effacent. Le sens de la vie se dilue. Des ados viennent chez moi et me disent en boucle "je ne sais pas". On doit les aider à construire des idées, du sens, à se demander pourquoi ils sont là. »

Angoissés face à l'ennui

« L'ennui, le temps vide, est aujourd'hui souvent vécu par l'enfant comme une angoisse, un gouffre dans lequel il tombe. Or le temps mort est un temps très vivant. C'est à ce moment-là qu'on a le temps de penser, de donner un sens à ce qui nous arrive. Il faudrait être tout le temps dans "le faire", au détriment de "l'être". Introduire la méditation et le yoga dans les écoles et à la maison permettrait de prendre le temps de sentir qui on est. Plutôt que de se laisser emporter dans une société de consommation, on devrait proposer aux enfants d'observer une fleur, de sentir ce qui existe, de découvrir le monde qui les entoure. Dans la nature, on stimule tous nos sens, on apprend la notion de rythme, les cycles de la vie, on apprend sur soi. »

Des agendas de ministre en herbe

« L'emploi du temps des enfants est de plus en plus chargé. Entre l'école, les devoirs, les activités parascolaires, il ne reste plus beaucoup de temps libre. C'est pourtant essentiel dans le développement de l'enfant. On vole l'enfance aux enfants. Ils doivent pouvoir jouer librement, et pas que devant des écrans. A ce titre, n'oublions pas que les parents donnent l'exemple, même si ce n'est pas facile. En tant qu'adultes, comment nous accordons nous du temps, sommes-nous rivés sur notre smartphone ? »

Propos recueillis par Christophe Dubois